



**HAL**  
open science

## Introduction

Eric Crubézy, Aymat Catafau

► **To cite this version:**

Eric Crubézy, Aymat Catafau. Introduction. Les cimetières du haut Moyen Age. Des champs d'inhumation "à la campagne" aux premiers cimetières d'églises, Presses Universitaires de Perpignan, 2015, 978-2-35412-240-9. hal-01159508

**HAL Id: hal-01159508**

**<https://hal.science/hal-01159508>**

Submitted on 3 Jun 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les cimetières du haut Moyen Âge en Languedoc

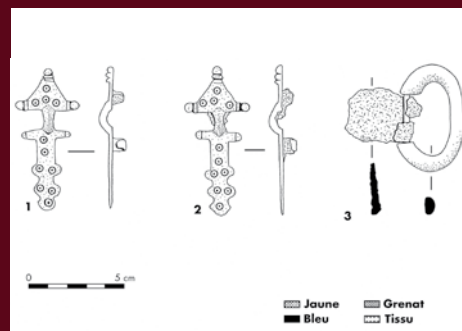
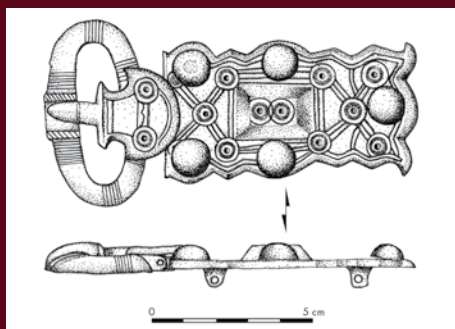
## Des champs d'inhumations « à la campagne » aux premiers cimetières d'églises

Ouvrage dirigé par

**Sylvie Duchesne & Éric Crubézy**

avec les contributions de

M. Aguerre  
 S. Bach  
 I. Barthélémy  
 abbé M. Bessou  
 Y. Bruzek  
 A. Catafau  
 J.-P. Cazes  
 Ch. Duhamel  
 P. Dupouey  
 P. Gaury  
 J. Guyon  
 A. Martin  
 L. Morel  
 P. Murail  
 Cl. Raynaud  
 F.-X. Ricaut  
 T. Romon  
 D. Rougé  
 S. Sainte-Marie  
 M. Vidal



© Les Auteurs et Presses Universitaires de Perpignan

ISBN 978-2-35412-240-9

**Sylvie Duchesne & Éric Crubézy**  
**Directeurs**

# **Les cimetières du haut Moyen Âge en Languedoc**

## **Des champs d'inhumations « à la campagne » aux premiers cimetières d'églises**

avec les contributions de  
M. Aguerre, S. Bach, I. Barthélémy, abbé M. Bessou, Y. Bruzek, A. Catafau, J.-P. Cazes,  
Ch. Duhamel, P. Dupouey, P. Gaury, J. Guyon, A. Martin, L. Morel, P. Murail, Cl. Raynaud,  
F.-X. Ricaut, T. Romon, D. Rougé, S. Sainte-Marie, M. Vidal

Collection Études

Presses Universitaires de Perpignan

## LES AUTEURS

---

- **M. Aguerre**, odontologue, anciennement laboratoire d'anthropobiologie de Bordeaux I
- **S. Bach**, Service régional de l'archéologie et de la connaissance (Midi-Pyrénées), UMR 5608 Traces, Université de Toulouse
- **I. Barthélémy**, Pr chirurgie maxillo-faciale et stomatologie, Clermont Ferrand, anciennement UMR 5288
- **M. Bessou (†)**, Archéologue, prêtre, archéologie paléochrétienne, Tarn
- **Y. Bruzek**, Directeur de recherches CNRS émérite, UMR 5199, PACEA, Université Bordeaux 1
- **A. Catafau**, Maître de conférences, Université de Perpignan
- **J.-P. Cazes**, archéologue, CCS Patrimoine
- **É. Crubézy**, Pr. d'anthropobiologie, UMR 5288 CNRS, Université de Toulouse
- **S. Duchesne**, chargée d'opération et de recherches, Inrap, UMR 5288, AMIS, Université de Toulouse
- **Ch. Duhamel**, anciennement INRAP et laboratoire d'anthropobiologie de Bordeaux I
- **P. Dupouey**, Archéologue, Médecin, Ordan Larroque, Gers
- **P. Gaury**, odontologue, anciennement laboratoire d'anthropobiologie de Bordeaux I
- **J. Guyon**, directeur de recherches émérite, UMR 6573, Centre Camille Julian, Université de Marseille
- **A. Martin**, Archéologue, Ordan Larroque, Gers
- **L. Morel**, odontologue, anciennement centre d'anthropobiologie, Toulouse
- **P. Murail**, anciennement Pr. en anthropobiologie, laboratoire d'anthropobiologie de Bordeaux I
- **Cl. Raynaud**, directeur de recherches CNRS, UMR 5140, Lattes
- **F.-X. Ricaut**, chargé de recherches CNRS, UMR 5288, AMIS, Université de Toulouse
- **T. Romon**, assistant d'étude et d'opération, Inrap, UMR 5199, PACEA, Université de Bordeaux 1
- **D. Rougé**, Pr. de médecine légale, identification, UMR 5288, AMIS, Université de Toulouse
- **S. Sainte-Marie**, odontologue, anciennement laboratoire AMIS Toulouse
- **M. Vidal**, anciennement conservateur régional de l'archéologie, UMR 5608 Traces, Université de Toulouse

# TABLE DES MATIÈRES

<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>9</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>11</b>
<b>I. PRÉSENTATION DES SITES</b>	<b>15</b>
■ I. 1. La nécropole de la basilique du quartier du Plan, à Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne)	18
■ I. 1.1. Les vestiges antérieurs	18
■ I. 1.2. La basilique	20
■ I. 1.3. Les inhumations	22
■ I. 1.4. Le mobilier	22
I. 1.5. Interprétations et datation	22
■ I. 2. La nécropole de Rivel, à Venerque (Haute-Garonne)	23
■ I. 2.1. Les vestiges antérieurs	23
■ I. 2.2. La nécropole	25
■ I. 2.3. Le mobilier	30
■ I. 2.4. Datation et commentaires	46
■ I. 3. La nécropole de La Gravette, à l'Isle-Jourdain (Gers)	48
■ I. 3.1. Historique de la fouille	48
■ I. 3.2. Les vestiges antérieurs	48
■ I. 3.3. Les nécropoles	48
■ I. 3.4. Les occupations	53
■ I. 3.5. Les inhumations	55
■ I. 3.6. Le mobilier	56
■ I. 3.7. Chronologie et datation	58
■ I. 4. La nécropole de Saint-Brice-de-Cassan, à Ordan-Larroque (Gers)	58
■ I. 4.1. Les vestiges antérieurs : la demeure aristocratique	58
■ I. 4.2. La nécropole	59
■ I. 4.3. Quelques données anthropologiques	61
■ I. 4.4. Le mobilier	61
■ I. 4.5. Chronologie et datation	61
■ I. 5. La nécropole de Vindrac (Tarn)	62
■ I. 5.1. Historique des recherches et des fouilles	62
■ I. 5.2. Esquisse historique	62
■ I. 5.3. L'établissement funéraire du haut Moyen Âge	71
■ I. 5.4. Les tombes	80
■ I. 5.5. Le mobilier	84
■ I. 5.6. Retour sur la chronologie : Vindrac, un site exemplaire pour son occupation continue	91
■ I. 6. Les cimetières des Horts et de l'Eglise, à Lunel-Viel (Hérault)	98
■ I. 6.1. De l'agglomération antique au village médiéval	98
■ I. 6.2. Les nécropoles	99
■ I. 6.3. Le mobilier	102
■ I. 6.4. Interprétations et datation	102
■ I. 7. Définition des populations anthropologiques	105
<b>II. MATÉRIEL ET MÉTHODES</b>	<b>107</b>
■ II. 1. Détermination de l'âge et du sexe	107
■ II. 1.1. Détermination de l'âge	107
■ II. 1.2. Diagnose sexuelle	107
■ II. 2. Recrutement et organisation	108
■ II. 2.1. Les immatures	108
■ II. 2.2. Les adultes	109
■ II. 2.3. Les caractères discrets	109
■ II. 3. Morphologie	111
■ II. 3.1. Analyse métrique	111

## TABLE DES MATIÈRES

■ II. 3.2. Estimation de la stature	112
■ II. 3.3. Déformations crâniennes	112
■ II. 4. L'état sanitaire : la paléopathologie bucco-dentaire	112
■ II. 4.1. Définition des échantillons	112
■ II. 4.2. Identification	113
■ II. 4.3. Critères et moyens d'étude	113
■ II. 5. Les pratiques funéraires	119
■ II. 5.1. La position du défunt	119
■ II. 5.2. Le mobilier	119
<b>III. PRATIQUES FUNÉRAIRES</b>	<b>121</b>
■ III. 1. La mise en place du défunt	121
■ III. 1.1. L'inhumation	121
■ III. 1.2. L'orientation	121
■ III. 2. La position du corps	121
■ III. 2.1. Les membres supérieurs	122
■ III. 2.2. Les membres inférieurs	125
■ VII. 3. Le mobilier	127
<b>IV. RECRUTEMENT</b>	<b>131</b>
■ IV. 1. La mortalité des immatures	131
■ VI. 1.1. Analyse des quotients de mortalité	131
■ IV. 1.2. Proportions immatures/adultes	133
■ IV. 2. La mortalité des adultes	134
■ IV. 2.1. Répartition des adultes selon le sexe	134
■ IV. 2.2. Répartition des adultes selon l'âge	134
■ IV. 3. Conclusions sur le recrutement	136
■ IV. 3.1. La mortalité des enfants	136
■ IV. 3.2. La mortalité des adultes	138
<b>V. ORGANISATION : RÉPARTITION DES DONNÉES BIOLOGIQUES AU SEIN DE L'ESPACE FUNÉRAIRE</b>	<b>141</b>
■ V. 1. Étude du nombre de sépultures individuelles et multiples	141
■ V. 2. Organisation interne des nécropoles	141
■ V. 2.1. Répartition en fonction de l'âge et du sexe	141
■ V. 2.2. Répartition en fonction des caractères discrets	143
<b>VI. DONNÉES MORPHOLOGIQUES</b>	<b>147</b>
■ VI. 1. Les caractéristiques morphométriques	147
■ VI. 1.1. Les données crâniennes	147
■ VI. 1.2. Les données post-crâniennes	152
■ VI. 2. Le dimorphisme sexuel	154
■ VI. 3. La stature	154
■ VI. 4. Comparaisons	157
■ VI. 4.1. Les données crâniennes	158
■ VI. 4.2. Les données post-crâniennes	159
■ VI. 5. Conclusions sur les données métriques	162
■ VI. 6. Les déformations crâniennes	164
■ VI. 6.1. Description	164
■ VI. 6.2. Origine et fonction des déformations crâniennes	166
■ VI. 7. Les lésions crâniennes à Vindrac	168

## TABLE DES MATIÈRES

<b>VII. ETAT SANITAIRE : LA PALÉOPATHOLOGIE BUCCO-DENTAIRE</b>	<b>173</b>
■ VII. 1. Pertes ante mortem.	173
■ VII. 2. Étude des caries	174
■ VII. 3. Étude des parodontopathies	179
■ VII. 4. Étude du tartre	182
■ VII. 5. Étude des usures dentaires	185
■ VII. 6. Étude des atteintes apicales osseuses.	188
■ VII. 7. Étude des hypoplasies linéaires de l'émail dentaire	188
■ VII. 7.1. Analyse des populations	188
■ VII. 7.2. Analyse du stress	191
■ VII. 7.3. Conclusions sur les hypoplasies	193
VII. 8. Conclusions sur la paléopathologie bucco-dentaire	195
<b>CONCLUSIONS</b>	<b>199</b>
Le monde des morts : permanences et évolutions	199
Le monde des vivants : contexte régional	199
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>201</b>
<b>INDEX DES FIGURES</b>	<b>215</b>





## REMERCIEMENTS

---

L'ÉTAT DES CONNAISSANCES DES NÉCROPOLES DU HAUT MOYEN ÂGE DANS LE SUD-OUEST DE LA FRANCE, depuis plus d'un demi-siècle, doit beaucoup aux recherches pionnières de nombreux archéologues bénévoles, membres d'associations et de sociétés locales. Ce sont leurs travaux qui ont permis de donner aux fouilles programmées actuelles les bases référentielles nécessaires, complétant celle établie par C. Barrière-Flavy à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous profitons de cette occasion pour rendre hommage à ces passionnés et souvent anonymes de l'archéologie.

En dehors des participants à cet ouvrage, il nous est agréable de remercier Jean Guilaine qui initia une bonne partie des travaux anthropologiques de l'époque médiévale en Languedoc et Henri Duday, anthropologue, qui encadra les premiers travaux sur Venerque.

Si les fouilles de la nécropole de Rivel à Venerque purent avoir lieu c'est grâce à J.-P. Magnol, professeur à l'école vétérinaire de Toulouse, premier responsable de la fouille; B. Marty du service régional de l'archéologie et Mme Marty, archéologue, pour leur disponibilité, leur accueil et leurs implications scientifiques; P. Garston, G. Lavabre, et Mme Vidal pour leurs implications sur le terrain; J.-L. Laffont qui était alors directeur du laboratoire de restauration des musées de la ville de Toulouse et Mme et M. J.-C. Boglio (†), propriétaires des terrains à l'époque.

À Vindrac ce fut l'enthousiasme, l'implication et la détermination de l'abbé M. Bessou (†) qui permirent la fouille et la publication de cet ouvrage demandée, il y a déjà trop longtemps, à quelques jours de son décès, à l'un d'entre nous, que R. Manuel poursuivit de son amicale pression. Nous remercions pour leurs implications, P. Périn alors qu'il était directeur du musée des Antiquités Nationales à Saint-Germain-en-Laye, M. Bompaire, M. Feugère et G. Deperot du CNRS ainsi que Ch. Pietri (†), professeur à l'Université Paris Sorbonne.



## INTRODUCTION

DANS LE SUD-OUEST DE CE QUI EST AUJOURD'HUI LA FRANCE, les archéologues ont décrit et fouillé, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle des champs d'inhumations anciennement appelés nécropoles barbares ou cimetières mérovingiens, dont la particularité est d'être situés à l'extérieur des villes ou des villages actuels. Par ailleurs, les premières églises romanes ont parfois encore autour d'elles un cimetière, cimetière d'église, parfois paroissial. Les fouilles et les sondages entrepris autour des églises qui n'en étaient pas entourées ont démontré que cela résultait de leur condamnation à différentes époques, souvent récente par ailleurs. Ces constatations ont prévalu jusque dans les années 1970/1980; jusque-là les problématiques étaient essentiellement centrées sur des questions chronologiques et ethniques, autrement dit d'identité des peuples « barbares » arrivés lors des « grandes invasions » que les chercheurs essayaient de retrouver à partir du mobilier associé aux défunts, voire à partir de la typologie crânienne (pour un survol historique voir Crubézy 1987). À cette époque de la recherche, les nécropoles médiévales postérieures à l'an mil n'attiraient pas les chercheurs. En effet, elles sont souvent situées autour d'un lieu de culte parfois encore utilisé, elles ont servi pendant plusieurs centaines d'années, la chronologie relative, surtout avant l'enregistrement par U.S., y était difficile à saisir et l'absence de mobilier empêchait, avant la généralisation du C14 pour les époques récentes, toute chronologie absolue. Par ailleurs, il s'agissait de cimetières chrétiens et l'on n'envisageait même pas de problématique d'approche à leur égard, il semblait que tout fut connu et que dans ce domaine le vécu de nos arrière-grands-parents n'ait été guère différent de celui des populations médiévales. Le passage de l'un à l'autre de ces mondes des morts restait dans le flou, certes quelques églises et basiliques paléochrétiennes et pré-romanes étaient connues, des tombes avaient même été fouillées à l'intérieur et autour d'elles, mais les termes mêmes utilisés pour les décrire (« basilique cémétériale » par exemple) montraient que la question de leur recrutement, en terme de population, n'était même pas envisagée. Par ailleurs, les tombes des alentours de l'an mil étaient complètement inconnues, les tombes rupestres, largement attribuées actuellement au

X<sup>e</sup> siècle, étaient à cette époque considérées comme du XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle, d'où des « trous » dans la chronologie.

À partir des années 1980, l'influence de l'École des *Annales* et de la *Nouvelle Histoire* transforme la recherche archéologique française. Avec l'intérêt grandissant porté à l'histoire de la mort (voir historique in Crubézy, Duchesne, Arlaud, 2006), le renouveau des études sur l'histoire religieuse et sur ce que l'on avait eu coutume d'appeler le Haut Moyen Âge mais qui était de plus en plus perçu comme une longue *Antiquité tardive*, de nouvelles problématiques apparurent. Elles purent se développer et s'enrichir durant plus de 20 ans grâce aux grandes fouilles et aux sondages souvent systématiques permis par l'archéologie préventive. Ces nouvelles problématiques intéressèrent d'une part le « monde des morts » en tant que tel, notamment sa situation et son organisation, d'autre part l'étude des pratiques et des rites funéraires ainsi que le recrutement des cimetières (Crubézy *et al.* 2000).

### ***Le Monde des morts et sa situation***

En ce qui concerne le monde des morts et sa situation, les recherches les plus intéressantes de ces vingt dernières années ont porté sur le maillage paroissial et sa genèse (Delaplace 2005). Il est apparu que ce maillage, qui forme encore la trame de nos communes, ne résultait pas d'une naissance *ex abrupto* mais d'une longue transition entre le monde romain et le monde médiéval, transition qui avait abouti à la formation du paysage actuel. Ce renversement de perspective était permis par la notion d'Antiquité tardive (Brown 1971, Marrou 1977), modification essentielle des découpages chronologiques et des périodisations classiques, qui permettait de valoriser les continuités et le changement, au détriment de la vision ancienne de décadence et de fin du monde romain.

Dans cette perspective, le monde des morts avait un rôle relativement ambigu selon les lieux. En effet, il se dégageait des principales études ou synthèses (Galinié, Zadora-Rio 1996) deux schémas, que nous serions tentés d'appeler classiques :

Dans certains cas, à la suite de l'apparition des lieux de culte dans les agglomérations, les morts confinés à l'extérieur des murs selon la vieille loi antique, auraient progressivement intégré l'espace villageois ou urbain afin d'être inhumés près des lieux de culte, qui pouvaient dans certains endroits avoir accueilli précocement la dépouille de saints hommes, de clercs particulièrement reconnus ou d'évêques (Duval 1988).

Dans d'autres cas, les morts auraient, au contraire, pu être un pôle d'attraction pour l'habitat. En effet, les rites liés au culte des reliques et à la tombe des saints ou des évêques ont pu attirer les fidèles, cette attraction et cette popularisation entraînant la transition d'un culte privé et familial dans un mausolée à un culte public dans une église funéraire, comme à Saint-Just de Lyon (Reynaud 1996), ou d'une nécropole antique à une basilique établie sur la tombe d'un martyr, comme à Saint-Martin de Tours (Galinié 1997) ou à Saint-Sernin de Toulouse (Cazes 2008). Des clercs sont nécessaires pour les cultes funéraires<sup>1</sup> Sidoine et de véritables communautés monastiques ont pu les relayer (Reynaud 1996). Par ailleurs, les regroupements des populations à proximité des nécropoles ont pu favoriser le renouveau de certains quartiers suburbains.

Toutefois, la multiplication des études de cas a pu démontrer ces dernières années qu'à côté de ces schémas classiques, bien d'autres, peut-être tout aussi classiques, ont pu exister (Garnotel, Reynaud 1996). En ce qui concerne le sud-ouest de la France, trois sites permettent plus particulièrement d'envisager cette transition entre les champs d'inhumations à la campagne et les cimetières d'églises, il s'agit de Lunel-Viel (Reynaud 1996 et Reynaud 2010), de Saint-Côme-et-Damien à Montpellier (Crubézy, Duchesne, Arlaud 2006) et du site en cours de publication de la Gravette à L'Isle-Jourdain (Gers). À Lunel-Viel, à partir d'un habitat groupé dès le I<sup>er</sup> siècle, on assiste à la polarisation précoce de l'habitat autour de l'église entre le VI<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle. À Montpellier, dont la naissance vers l'an mil se rattache au modèle de l'*incastellamento*, le cimetière rural de Saints-Côme-et-Damien, situé autour d'une église primitive d'abord en bois puis en pierre, devient rapidement l'un des lieux d'inhumation de la nouvelle ville en cours de constitution, sans jamais accéder semble-t-il au statut de paroisse. À L'Isle-Jourdain, dans le Gers, la formation du noyau ecclésial est précédée de deux

cimetières, l'un autochtone et l'autre franc, ce dernier correspondant de toute évidence à l'implantation de sujets venus diriger la communauté lors de l'occupation de la région par les troupes de Clovis, après la bataille de Vouillé, en 507.

Pour la période suivante, la genèse du cimetière d'une paroisse rurale à l'époque carolingienne et sa structuration progressive, par la délimitation de son extension et l'organisation de son espace intérieur, ont été illustrées par la fouille de Vilarnau (Passarrius, Donat, Catafau 2008). L'utilisation systématique des datations C14 et la périodisation des inhumations ont permis d'y distinguer différentes phases chronologiques.

Parallèlement à ces travaux archéologiques, les études historiques ont affiné notre connaissance du cimetière et de toutes les pratiques, usages et croyances qui président à sa mise en place au Moyen Âge. Depuis la mise au jour des origines carolingiennes du cimetière chrétien (Treffort 1996), le cimetière est devenu un objet d'étude historique. Les conditions de sa « naissance » ont particulièrement suscité l'intérêt des historiens. Ils ont mis en lumière les dimensions religieuses, liturgiques, mémorielles et sociales de la création de cet espace où sont redéfinis les rapports entre morts et vivants au sein de l'*ecclesia* (Lauwers 2005, Treffort 2007, Mémoires 2011).

### **L'étude des pratiques et des rites funéraires**

L'étude des pratiques et des rites funéraires pour le Haut Moyen Âge se confond en partie avec une autre piste de recherche, dont dépend aussi la problématique précédente, qui est celle de la christianisation de notre pays. L'arrivée du christianisme fut précoce en Gaule, toutefois, les étapes de sa légalisation puis de son affirmation comme religion exclusive s'étendent sur tout le IV<sup>e</sup> siècle. La religion chrétienne, convertie aux idéaux et à la culture du monde romain (Brown 1971), obtint enfin la conversion du monde romain au christianisme par l'édit de tolérance de Galère en 311, puis la conversion de Constantin en 312, et sa reconnaissance légale en 313. Cependant les mesures antichrétiennes, comme leur exclusion de l'enseignement, et les restitutions de biens confisqués aux temples furent décidées sous Julien l'Apostat (361-363), témoignant de résistances opiniâtres des traditions religieuses. Les décennies suivantes

<sup>(1)</sup> Texte de Sidoine Apollinaire sur Saint Just de Lyon, V, 17.

furent marquées par une certaine volonté, de la part des empereurs Valentinien et Valens puis Gratien, d'assurer une certaine coexistence pacifique entre les cultes (Pietri 1995). En fait, il fallut attendre 392 pour que Théodose interdise la célébration du culte païen, même en privé. Celui-ci n'a sûrement pas disparu pour autant puisque l'interdiction est sans cesse renouvelée au V<sup>e</sup> siècle. C'est vers cette époque qu'en Occident les évêques ont commencé à imposer véritablement une culture christianisée, d'autant plus que les royaumes qui succèdent à l'empire sont chrétiens et que le baptême de Clovis vers 500 conforta grandement l'Église. Bien que, semble-t-il, la majorité de la population des anciennes provinces de l'Empire ait été baptisée au VI<sup>e</sup> siècle (Maraval 2000), nous ne savons pas exactement ce que recouvrait le terme de christianisation. Nous avons peu de renseignements sur la pastorale et sur le contenu de la foi, et on peut soupçonner que pour de nombreux fidèles le risque de confusion avec des rites païens restait très grand. Il est probable qu'en de nombreux endroits des survivances païennes se sont maintenues pendant plusieurs générations (MacMullen 1998).

Dans le sud-ouest de la France, région d'ancienne et profonde romanisation, des communautés chrétiennes ont très tôt existé. Ainsi, il y en avait une à Toulouse en 250, date à laquelle fut martyrisé son premier évêque, Saturnin. Sa *Passio* mentionne la présence d'un groupe de chrétiens très peu nombreux et d'une église toute petite (Cazes 1998). Toutefois, il faut attendre le IV<sup>e</sup> siècle pour qu'avec la paix de l'église apparaissent les premiers successeurs assurés de Saturnin. Une grande basilique fut achevée au tout début du V<sup>e</sup> siècle et l'Église de Toulouse semble donc être bien structurée à partir du milieu du IV<sup>e</sup> siècle. Beaucoup plus à l'est, vers la vallée du Rhône où la christianisation fut plus précoce encore et plus développée, à Lunel-Viel, à quelques dizaines de kilomètres de Nîmes, auquel le village était relié par la voie romaine, il faut attendre le milieu du IV<sup>e</sup> siècle pour que les tombes prennent une orientation est/ouest (et non plus nord/sud) et à cette époque une sur deux livre encore des offrandes (Raynaud 1996). Et dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle certaines sépultures contiennent des dépôts monétaires, des pièces posées sur les yeux, sur la bouche ou contenues dans une bourse à la ceinture du défunt, selon une pratique caractéristique des croyances antiques, parfois perpétuée avec des monnaies où figure le chrisme! (Raynaud 2010, 76-78). C'est certainement vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle que les cultes anciens ont dû disparaître (à l'except-

tion peut-être du Pays basque), et de cette époque l'on peut dater une politique systématique d'éradication ou de christianisation des derniers lieux de culte païens. Ainsi, la *Passion* de Vincent d'Agen, martyr, garde encore le souvenir d'un culte païen célébré près d'un « temple » appelé Vernemet ce qui signifiait en langue gauloise « le grand bois sacré », situé sur la rive gauche de la Garonne, qui semble avoir disparu au V<sup>e</sup> siècle. Avant la fin de ce siècle, saint Amant détruit en Rouergue des lieux de cultes païens (Rouche 1979). Par souci d'efficacité, les saints préférèrent parfois christianiser un lieu de culte païen par le dépôt de reliques et le transfert des offrandes destinées primitivement à la divinité naturelle vers Dieu, au travers de l'intercession d'un saint. Ainsi, selon Grégoire de Tours, sur les bords du lac Saint-Andéol, en Aubrac, l'évêque de Javols établit une basilique contenant des reliques de Saint-Hilaire, et ordonna aux gens des environs, qui venaient jeter dans le lac des offrandes pour obtenir des guérisons, d'adresser désormais leurs dons à Dieu, par l'intermédiaire du saint (Grégoire de Tours, *Les sept livres des miracles*, VII, 2, d'après Schmitt 1988).

L'étude des complexes transitions entre le monde antique et le monde médiéval s'oriente depuis plusieurs décennies vers la valorisation d'un long processus de changements qui interagissent et se cumulent, sur un substrat de permanences plus durables qu'on ne l'imaginait. Les signes d'un profond bouleversement du sentiment religieux se multiplient dans l'Empire romain à partir de Marc Aurèle. Au premier plan de ces aspirations et de ces inquiétudes nouvelles figure la question de la mort, du sort de l'individu et de l'existence d'un au-delà. À ces questions répondent, de façon plus accessible que les anciennes philosophies élitistes, les nouvelles religions et cultes orientaux à « révélation » : leurs fidèles « convertis » au mystère d'une divinité de plus en plus abstraite, sont promis au salut après la mort, mais reçoivent aussi une règle de vie pour ici-bas, tout en ayant la certitude gratifiante de former part d'une communauté d'élus (Brown 1971).

Un certain nombre d'attitudes différentes face à la mort accompagnent ces changements, comme le recul progressif puis le quasi abandon de l'incinération, bien avant le succès de la religion chrétienne. L'apparition puis le succès de la religion chrétienne s'inscrit dans cette longue perspective de changements, qui s'étend du II<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle. Il est dès lors délicat de prendre la mesure de ce qui relève d'une évolution générale des croyances et du succès particulier

des rituels chrétiens, dans un domaine, celui des rituels autour de la mort, caractérisé par la longue survivance des traditions ancestrales et des gestes ritualisés

À la suite de nombreux historiens et exégètes, on insiste en outre de plus en plus sur la multiplicité et la diversité du christianisme à ses origines. Certains vont même jusqu'à parler de « christianismes primitifs » (Benoit 1999). Dans ce contexte, la définition et la mise en place d'une orthodoxie pour les inhumations par exemple, que nous situerons entre le IX<sup>e</sup> siècle et l'an mil et qui deviendrait dès lors la doctrine dominante, ne serait pas issue d'une donnée première mais bien le résultat d'un processus (Benoit 1999).

Par ailleurs, si pour l'historien l'une des questions qui se pose est de savoir comment était vécue la vie chrétienne, pour l'archéologue le grand dilemme est bien de savoir comment était réalisée l'inhumation chrétienne. Lorsque les morts sont déposés près de lieux de culte cela sous-entend qu'eux-mêmes ou leur entourage étaient chrétiens et que la façon dont ils vivaient leur foi les entraînait à être inhumés près de ces lieux saints. Nous pourrions donc prendre ces cas de sépulture près des sanctuaires chrétiens comme référence d'une adhésion des populations à la religion chrétienne. Cette reconstitution purement spéculative des motivations de l'inhumation *ad sanctos* met en avant la foi des sujets, mais d'autres motifs guidaient peut-être ces actes : pour Cl. Raynaud (1996) par exemple, en concédant à l'Église (représentée par l'église) la sauvegarde de ses morts, la communauté des vivants aurait pu viser avant tout à composer avec l'ordre nouveau. En effet, confirmée comme institution officielle et seule détentrice de l'orthodoxie religieuse dans le royaume, l'Église franque est aussi une puissance politique et, de plus en plus, une grande propriétaire foncière. Se placer sous sa protection n'est pas qu'un geste de dévotion et n'a pas qu'un sens religieux (Rosenwein 1989), la maison Dieu est désormais le centre de la vie sociale (Iogna-Prat 2005), et le cimetière devenu lieu de définition de la communauté chrétienne (Lauwers 2005). Le rapprochement des morts et de l'édifice de culte prend donc des sens multiples, parmi lesquels il n'est pas aisé d'établir des hiérarchies.

Mais quel sens a donc le maintien d'inhumations extra-cimetiérales, dans la période charnière des IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles ? L'inhumation hors des limites du cimetière doit-elle être toujours comprise comme une relégation, une exclusion (Garnotel, Paya 1996), la multiplication de ces découvertes n'oriente-t-elle pas les réflexions vers des explications moins exception-

nelles, telle que la permanence de pratiques d'inhumations en des espaces proches d'un habitat (Blaizot, Savino 2006). Une vision beaucoup plus diversifiée s'impose, dont les explications doivent aussi être multiples (Corrochano 2011).

Les progrès rapides des recherches en paléogénétique permettent d'éclairer de façon nouvelle certains des problèmes posés depuis longtemps par les historiens et les archéologues sur les regroupements familiaux au sein du cimetière, qui jusqu'au milieu des années 1990 étaient abordés seulement par des critères anthropologiques (caractères discrets) et que l'étude de l'ADN a confirmés (Crubézy *et al.* 1998). Mais les études paléogénétiques ouvrent aussi des perspectives nouvelles, en particulier dans le domaine des origines des populations et de leur mobilité, susceptibles de questionner à leur tour les données historiques (Crubézy, Alexeev 2007).

Sur toutes ces questions, on le voit, les progrès de la recherche archéologique ont été immenses depuis une trentaine d'années. Au départ, l'archéologie du cimetière fut stimulée par les questionnements de la *Nouvelle Histoire*, mais, depuis, un dialogue beaucoup plus équilibré s'est établi entre les sources du sous-sol et les sources écrites. En effet les unes et les autres s'éclairent, ou s'interrogent, mutuellement, sans jamais, comme on s'en doute, parfaitement se superposer. Il est du plus grand intérêt de multiplier les approches, les points d'observation, les collectes de données, comme Laurent Schneider l'a fait récemment pour le Languedoc-Roussillon (Schneider 2010). C'est bien ce que se propose cet ouvrage, réunissant les résultats issus de fouilles de nécropoles et cimetières du Midi de la France, entre Haute-Garonne et Hérault, dans une chronologie étendue, du V<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle. Nous souhaitons qu'il contribue, par l'apport de données archéologiques nouvelles, à enrichir les débats.

*Cette publication est l'aboutissement d'un programme collectif de recherche (PCR), engagé de 1997 à 2000, afin d'étudier et de compiler les différentes études anthropologiques menées sur quelques sites du Haut Moyen Âge du grand Sud-Ouest de la France. Elles permettent de caractériser ces populations, encore mal connues pour cette époque et cette région. Les textes ont été finalisés en 2002, l'introduction a été révisée en 2012 et un complément bibliographique a été inséré à la fin de la bibliographie d'origine.*

Éric Crubézy et Aymat Catafau